

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

TEMPÊTE SUR
KINLOCHLEVEN

Du même auteur chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

La Gardienne de Mona Lisa

Un alibi en béton

Trois étoiles et un meurtre

Rendez-vous à Gibraltar

La Petite Fille qui en savait trop

PETER MAY

TEMPÊTE SUR KINLOCHLEVEN

Traduit de l'anglais (Écosse)
par Ariane Bataille



Titre original : *A Winter Grave*

© Peter May, 2023.

© Éditions du Rouergue, 2024,
pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0765-7

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*À la mémoire de Stephen Penn,
Mon meilleur et plus vieil ami
1951-2022
RIP*

En 1990, alors que la sonde spatiale Voyager 1 était sur le point de quitter le système solaire, Carl Sagan – membre de l'équipe d'imagerie de la mission – a demandé que la caméra soit retournée pour jeter un dernier coup d'œil à la Terre. La photo qu'elle a prise de notre monde, petite tache inférieure à 0.12 pixels, est devenue un cliché iconique : « le point bleu pâle ».

Plus tard, en réfléchissant à ce grain de poussière dans son livre *Pale Blue Dot: A Vision of the Human Future in Space*, paru en 1994, Sagan a écrit : « Il n'y a peut-être pas de meilleure démonstration de la folie de la vanité humaine que cette image lointaine de notre monde minuscule. Pour moi, elle met en évidence notre devoir de mieux nous comporter les uns envers les autres, et de préserver et chérir le point bleu pâle, seul foyer que nous ayons jamais connu. »

PROLOGUE

Novembre 2051

Peu de choses intensifient davantage la conscience de votre propre condition de mortelle qu'une confrontation avec la mort. Mais pour l'instant une telle rencontre est la dernière chose à laquelle pense Addie, aussi sera-t-elle prise au dépourvu par la suite des événements.

Elle se sent indécise. Une journée pareille devrait lui remonter le moral. Elle a presque atteint le sommet. Le vent est froid mais le ciel d'un bleu cristallin et, en contrebas, le soleil d'hiver dépose son or sur le paysage. Pas tout le paysage. Seulement là où il s'élève au-dessus de l'ombre projetée par les cimes qui l'entourent. À son extrémité est, le loch voit rarement le soleil au milieu du mois de novembre. Plus à l'ouest, il finit par émerger dans sa lumière, étinceler d'un bleu

profond, comme du verre taillé, constellé d'éclats scintillants. Une très légère brume plane à la surface, presque spectrale dans les rayons obliques du milieu de la matinée. Le vent soulève la neige fraîche, la souffle en poussière le long de la crête qui serpente en direction du nord.

Mais Addie reste aveugle à tout cela. Préoccupée par une fatalité dont elle semble incapable de changer le cours. De telles choses, pense-t-elle, doivent être fixées à l'avance. Le chagrin, un état naturel interrompu par de rares instants de plaisir imprévus.

Le vent gonfle sa parka en duvet North Face en même temps que ses poumons. Son sac à dos, avec le thermos de café au lait et les sandwichs au fromage soigneusement rangés, appuie légèrement sur ses épaules ; dès qu'elle oblique vers le nord, il accroche un peu la brise. Les cimes des Mamores ondulent autour d'elle, presque toutes sont des munros¹ ; au loin, le soleil caresse le

1. Sommet d'Écosse dont l'altitude est

sommet de l'imposant Ben Nevis, la plus haute montagne d'Écosse, point culminant des îles britanniques – désormais un peu rapetissé par l'élévation du niveau de la mer.

Elle s'arrête un moment, regarde en arrière. Et vers le bas. Elle ne voit plus les maisons blotties en petits arcs de cercle autour de l'extrémité du loch où elle habite. Kin est le mot gaélique pour tête, extrémité. D'où le nom du village : Kinlochleven. Le village au bout du loch Leven.

Quelque part sur sa gauche, miroite le Blackwater Reservoir, la retenue du barrage, d'où partent les six énormes conduites noires posées côte à côte qui descendent en zigzag vers la vallée et l'usine hydraulique située au-dessus du village. Ici et là, une fuite laisse échapper en l'air un jet d'eau sous pression qui, pris dans le soleil, se transforme en un arc-en-ciel miniature.

Puis elle se concentre sur le but de son

supérieure à 3 000 pieds, soit 914,40 mètres (toutes les notes sont de la traductrice).

escalade. Une ascension qu'elle effectue une fois par semaine pendant les mois les plus froids de l'hiver pour vérifier l'état de la fragile petite station météorologique qu'elle a installée – elle réfléchit un instant – il y a maintenant six ans. Juste avant d'être enceinte. Cinquante kilos de structure et d'éléments métalliques portés sur le dos en trois voyages, au cours des mois d'été les plus cléments. Un trépied boulonné dans la roche, des capteurs fixés sur un mât central. Température de l'air, humidité relative. Vitesse et direction du vent. Ultraviolets, rayonnement visible et infrarouges. Panneaux solaires, antenne radio, appareil de communication par satellite. Une boîte en métal ancrée dans le grès recristallisé en quartzite blanc du sommet. Elle contient l'enregistreur de données, le capteur de pression, des radios et une batterie. Addie s'étonne toujours que tout cela résiste là-haut, dans cet environnement des plus inhospitaliers.

Il lui faut moins de quinze minutes pour dégager la neige et la glace autour des

capteurs, et vérifier que tout fonctionne normalement. Quinze minutes durant lesquelles elle n'a pas à penser à autre chose. Quinze minutes d'évasion de sa dépression. Quinze minutes d'oubli.

Une fois qu'elle a fini, elle s'accroupit sur la boîte en métal et plonge la main dans son sac pour en sortir les sandwichs jetés ensemble à la hâte, et le café chaud, sucré, qui les accompagnera. Elle ne parvient pas à empêcher ses pensées de se focaliser de nouveau sur toutes ces choses qui la perturbent depuis quelques mois. Elle ferme les yeux, comme si cela pouvait les chasser, mais elle porte sur elle sa dépression comme le sac sur son dos. Si seulement elle pouvait l'enlever aussi facilement de ses épaules quand elle rentre à la maison.

Elle se relève avec raideur et se tourne face au nord, vers le cirque qui descend de la courbe du sommet. Coire an dà Loch. Le cirque des Deux Lochans. Elle voit, au pied de la pente, la lumière du soleil se refléter sur les deux petits lochs qui lui ont donné son

nom, et commence à descendre prudemment la crête ouest. Il n'y a qu'une fine couche de neige ici, où le vent l'a soufflée vers l'intérieur du cirque ; les rochers et la végétation affleurent à la surface comme une espèce de dermatite atopique.

Avant le Grand Changement, les névés s'étaient raréfiés sur les plus hautes montagnes écossaises. Il y a trente ans, ils avaient presque tous disparu. Maintenant, ils sont de plus en plus étendus, et de plus en plus nombreux à tenir tout l'été dans les cirques orientés au nord et à l'est. Fondant et gelant, fondant et gelant, jusqu'à devenir aussi durs que de la glace, indifférents aux températures estivales en baisse. Addie avait vu ce névé du Coire an dà Loch se rétrécir et s'élargir au fil des saisons, pour finir par devenir plus vaste chaque année. La prochaine tempête de neige l'ensevelirait, et le rendrait sans doute invisible jusqu'à la fin du printemps.

Mais aujourd'hui, il y a quelque chose de différent. Un vide béant à son extrémité

supérieure. Comme l'entrée d'une caverne disparaissant dans l'obscurité. Peut-être était-ce là à sa dernière visite et ne l'avait-elle tout simplement pas vu. Dissimulé, peut-être, sous la neige que des vents violents avaient soufflée. En tout cas, ça l'intrigue. Elle a entendu parler des tunnels de neige. Dans les périodes de radoucissement comme celles qu'ils viennent de connaître, l'eau de fonte descend dans les cirques et creuse un tunnel sous la glace des névés.

Oubliant ses problèmes, elle glisse de la crête dans le cirque. La neige qui remplit cette combe étroite est parsemée de rochers dépassant du pierrier accumulé dessous, et l'oblige à progresser en faisant très attention, jusqu'à l'endroit le plus épais et le plus gelé du névé. Vingt mètres de long, sept ou huit mètres de large. Peut-être deux et demi de profondeur. Elle arrive au pied, pivote et se retrouve face au premier tunnel de neige de sa vie. Elle en a le souffle coupé. Une arche de cathédrale parfaite formée de larges alvéoles géométriques de stalactites

de glace naissantes au-dessus du rocher et de la végétation noircie. La lumière provenant de l'extrémité supérieure du tunnel l'inonde comme l'eau avant elle, et colore la glace en bleu. C'est assez grand pour qu'Addie puisse ramper à l'intérieur.

Vite, elle se débarrasse de son sac, plonge la main dans une des poches pour en retirer son appareil photo, et se laisse tomber sur les genoux avant de s'engager prudemment à l'intérieur. Elle s'arrête plusieurs fois pour prendre des photos. Et aussi un selfie, avec le tunnel fuyant derrière elle. Mais elle veut également enregistrer la couleur et la structure de l'arche ; elle se met sur le dos afin de pouvoir prendre des clichés du plafond et de l'ensemble en pleine lumière.

L'homme est juste au-dessus d'elle, encastré dans la glace. Équipé de vêtements d'escalade que, de façon incongrue, elle juge totalement inadéquats. Allongé sur le ventre, les bras le long du corps, la bouche et les yeux grands ouverts, il la fixe exactement comme s'il était toujours vivant. Mais ses

poumons ne respirent pas, ses yeux ne voient pas. L'écho du cri d'Addie résonne dans tout le Coire an dà Loch.